



Sarah DARS

Des myrtilles dans la yourte

Roman policier mongol



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Sarah DARS

DES MYRTILLES
DANS LA YOURTE

Roman policier



*Éditions
Philippe Picquier*

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Nuit blanche à Madras

Coup bas à Hyderâbâd

Ramdâd à Mahâbalipuram

La Morte du Bombay Express

Rififi à Ooty

Malabar Connection

Pondichéry Blues

Bengal Hot

© 2009, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

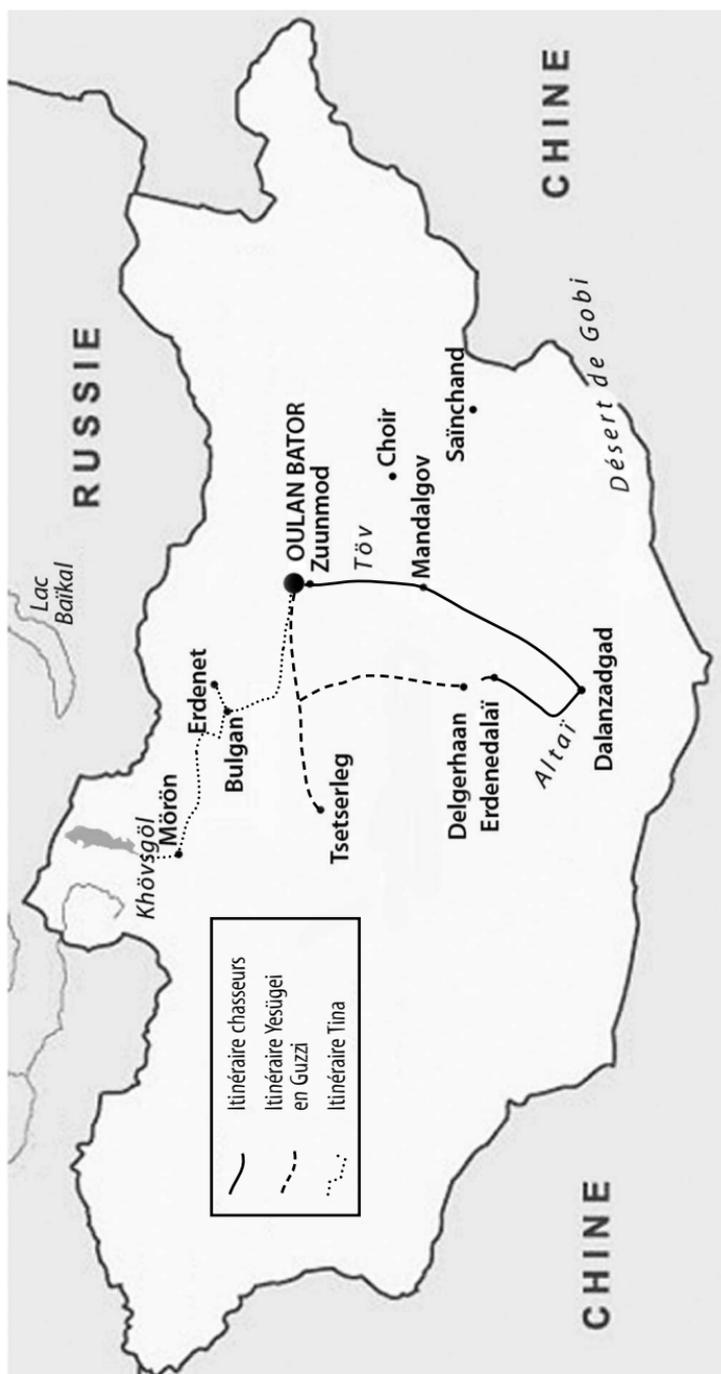
Conception graphique: Picquier & Protière

Mise en page: Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0120-3

*Pour J. D., amateur de steppes,
de yourtes et de myrtilles.*

*Qui redoute de mourir en route
ne devrait pas franchir son seuil*



CHASSEURS

Larry ouvrit les yeux. Et les referma.

La forte luminosité qui entraît par le hublot l'avait aveuglé. L'avion de la MIAT en provenance de Moscou venait de se poser. Il se sentit tout à coup épuisé par le voyage. Trop d'alcool, peut-être.

Après bien des contretemps, leur projet de chasse en Mongolie allait enfin aboutir. Aussi, avec son copain Ted, avaient-ils fêté l'événement en carburant – depuis le décollage à New York jusqu'à l'atterrissage à Oulan Bator, escale en Russie comprise –, tantôt au champagne, tantôt au whisky, quand ce n'était pas à la vodka.

Larry se massa les tempes et sourit d'un air polisson à la mignonne hôtesse au regard bridé. Il lui aurait bien dit deux mots mais, durant tout le vol, à en juger par la nature de ses prévenances, elle avait plutôt paru le considérer comme son arrière-grand-père. Résigné, Larry soupira et la salua avec bonhomie, tandis qu'il s'engageait sur la passerelle.

L'aéroport international Buyant-Ukhaa – le seul du pays qui eût, leur avait dit un Russe grincheux, une piste goudronnée – parut un peu petit à leurs yeux d'Américains bon teint, mais leur attention fut vite attirée par la délégation venue les accueillir, dont certains membres – les plus jeunes, donc les moins importants – agitaient mécaniquement de petits drapeaux étoilés.

Larry et Ted ne pouvaient ignorer que, malgré les restrictions causées par la protection des espèces en danger, les chasseurs étrangers représentaient pour les Mongols une ressource non négligeable. Ils se virent donc gratifiés, puis bientôt embarrassés, de multiples écharpes blanches de bienvenue. La scène rappelait ces images populaires de facture naïve, vivement colorées, mises à l'honneur pendant l'ère soviétique. Les arrivants ne s'en rendaient pas forcément compte, frappés et éblouis qu'ils étaient par la variété des couleurs autour d'eux. D'un blanc éclatant les dentures, d'un bleu lumineux le ciel, de tous les tons, criards ou éteints, les tuniques ceinturées, d'un noir profond les costumes des officiels.

La presse locale avait d'autant moins manqué le rendez-vous que l'on attendait d'autres visiteurs de marque et, du coup, les photographes mitraillaient sans merci tous les voyageurs étrangers. Ravis de cet accueil inattendu, les Américains saluaient de la main, comme ils l'avaient vu faire à la télévision aux chefs d'Etat en visite. S'ils avaient été moins candides, ou moins englués dans le piège de l'hospitalité affichée, ils auraient perçu cette condescendance légère que témoigne le Mongol à ces pourvoyeurs de devises qui se prennent pour des chasseurs, alors qu'ils bafouent les règles les plus élémentaires de la chasse, la vraie.

Larry et son compagnon avaient de quoi être satisfaits : Tsering, leur interprète, parlait parfaitement leur langue, avec même une pointe d'accent américain, et le jeune homme se faisait un plaisir de leur signaler tous les centres d'intérêt. Si bien qu'ils trouvèrent plaisant le trajet d'une quinzaine de kilomètres jusqu'au centre d'Oulan Bator. Comme si l'on attendait d'eux l'admiration systématique éprouvée spontanément par les Mongols pour les cours d'eau, les montagnes et les forêts, on les arrêta sur le pont enjambant la Tuula, une rivière transparente

au vaste lit, dont ils apprirent que les récentes sécheresses avaient amenuisé le débit de façon alarmante.

La limousine fatiguée mais spacieuse s'engagea dans une large avenue bordée de cités grises. Ils laissèrent sur la droite un immense complexe sportif, passèrent encore un pont sur une rivière plus étroite, aux eaux troubles celles-là, et entrèrent dans la ville en longeant un grand parc touffu qui fleurait bon l'herbe coupée. Le chauffeur ralentit à nouveau : les toits de tuiles vertes émaillées d'un monastère dont ils ne saisirent pas bien le nom brillaient au soleil et, au-delà, on avait une vue surprenante sur des collines recouvertes de ronds blancs étincelants, des yourtes en quantité. Le chauffeur dit quelque chose en les regardant dans le rétroviseur, que l'interprète traduisit par « Voie lactée ». Ils crurent comprendre que ces myriades de points brillants leur évoquaient un ciel étoilé. Quand Tsering ajouta qu'un poète contemporain les voyait, lui, comme des perles brodées sur de la soie verte, cette autre comparaison leur plut aussi, mais ils avaient maintenant hâte de voir leurs chambres.

Ils arrivèrent peu après sur le grand square flanqué d'un opéra et de plusieurs musées, sur lequel donnait l'arrière de leur hôtel. Ce n'était pas la circulation d'une grande ville américaine, mais tout de même.

AUTOCHTONES

Yesügei coupa le contact un peu avant d'être arrivé, car le bruit et la fumée de sa moto Guzzi incommodaient ses voisins, d'acariâtres commères. Il gara le puissant engin, racheté à un beatnik fauché, à côté des quelques Planeta qui faisaient barrière entre les immeubles délabrés de cette cité du district nord-ouest et les rangées de yourtes d'un blanc douteux, recouvertes de plastique, dont la plupart s'ornaient d'une antenne de télévision. Non loin de là, quelques chevaux tristes essayaient de brouter, sous la poussière de charbon, une herbe inexistante. Leurs sabots faisaient craquer la mince pellicule de glace qui commençait à se former sur les flaques, car dès octobre il n'est pas rare que la température tombe au-dessous de zéro.

Massif, renfrogné, l'homme fit mine de ramasser un caillou pour éloigner la marmaille aux joues gercées qui entourait sa moto et ne se lassait pas d'en admirer les roues à rayons. Les gosses détalèrent en piaillant. Il souleva le rideau de feutre sale et, murmurant machinalement quelque formule, il enjamba le seuil.

La yourte qu'il partageait avec une de ses tantes était vide. La vieille devait être en train de casser du sucre sur son dos avec les voisines les plus proches. Ici le son plaintif d'un violon, là les vibrations métalliques d'une guimbarde perçaient le brouhaha des programmes de variétés et des discussions avinées, déclenchant des accès d'aboiements rageurs.

A peine entré, Yesügei enleva son costume élimé et pas très net et enfila son *deel* et ses bottes de feutre. Il but ensuite au goulot une ou deux bonnes rasades d'*arkhi*. Il lui fallait toujours un peu du réconfort de cet alcool de lait local pour affronter son chez-soi. Pourtant, bien que située dans ce faubourg minable de Bayangol, la yourte était le seul habitat qui lui convînt vraiment. Hors de la steppe, une yourte, même en mauvais état, lui paraissait préférable à n'importe quelle habitation en dur des lugubres cités de l'époque soviétique, pour lui pire qu'un tombeau.

En temps ordinaire, sa tante vivait à bonne distance de la capitale, dans la région de Tsetserleg mais, quelques années plus tôt, des blizzards avaient fait chuter la température à moins cinquante degrés, décimant le bétail de sa parente et la chassant de là, de même que tous ses voisins. Elle n'avait pas eu le courage de recommencer ailleurs et il l'avait prise avec lui, d'autant qu'elle l'avait en partie élevé, quand sa mère l'avait aband...

« Ma mère ne m'a pas abandonné. Ma mère ne m'a pas... » Il ingurgita une nouvelle dose d'alcool, espérant mettre un terme à l'une des obsessions qui l'assaillaient sans crier gare. Il considéra son intérieur, qui ne présentait aucun des attraits des yourtes traditionnelles et empestait le tabac russe dont abusait sa tante. Celle-ci avait bien essayé de décorer la partie qu'elle occupait, mais du côté réservé aux hommes, le sien, on ne voyait accrochés au treillis qu'une montre russe (qui n'avait jamais marché que suspendue et était définitivement arrêtée depuis cinq ans), un calendrier porno décoré à la chinoise (à la couverture rabattue par égard pour sa tante) et une carte postale envoyée l'an dernier par une entraîneuse d'Oulan Oude (une blonde bien en chair, qui évoquait le bon temps passé ensemble).

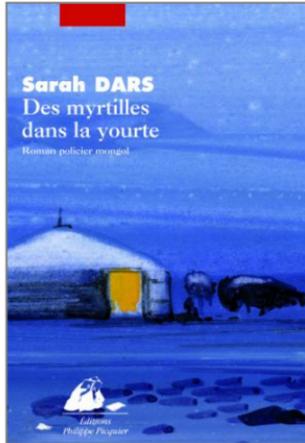
Yesügei souleva le couvercle des gamelles désespérément vides.

— *Tchort*¹ !

La vieille avait dû décider de faire grève. Il trouva bien une assiette avec un peu d'*aarul*, mais les boulettes de fromage séché ne lui disaient rien ce soir. Quant à aller chercher sa cuisinière chez la voisine, c'était exclu, vu que cette dernière lui en voulait à mort depuis la nuit où, ivre mort, il s'était trompé de yourte et avait tabassé sans ménagement son occupant – le fils de la dame –, qu'il prenait pour un squatter de sa propre yourte.

Il irait manger un morceau en ville, à l'hôtel Oulan Bator. Ou en tout cas y vider quelques verres. Il y avait ses habitudes, inutile de se changer à nouveau. Même usagé, son *deel* y était toléré depuis que le ministère de la Culture et du Tourisme s'était mis à la page : si on n'en abusait pas, maintenant que le costume national se faisait de plus en plus rare dans les rues de la capitale, un peu de couleur locale ne pouvait pas nuire aux yeux des étrangers.

1. Diable! (Du russe *Tchort vozmi*, le diable l'emporte.)



Cette version électronique
a été réalisée le 21 novembre 2011
par ePageine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809707410